

# *Libretto*



ABSURDITÉS  
ET PARADOXES DE  
NASR EDDIN HODJA

Textes recueillis, traduits et présentés par  
JEAN-LOUIS MAUNOURY

*libretto*

L'AUTEUR REMERCIE VIVEMENT ROBERT SCTRICK  
DE SA PRÉCIEUSE COLLABORATION  
À L'ÉTABLISSEMENT DE CETTE ÉDITION

© Éditions Phébus, Paris, 2006, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-203-4

## AVANT-PROPOS

Avec ces *Absurdités et paradoxes de Nasr Eddin Hodja* se clôt la trajectoire entreprise voici une trentaine d'années chez le même éditeur, et qui, bien éloignée de viser à un objectif scientifique, qu'il fût de nature ethnologique ou linguistique, ne se proposait que de faire découvrir et goûter tant de sagesse sous les dehors de tant de gaieté et de dérision.

Le titre, cependant, ne doit pas abuser : le livre ne saurait s'enfermer dans ce couple de notions, comme s'il allait de l'une à l'autre à l'exclusion de l'entre-deux de bon sens, comme nous souhaiterions le montrer. Non, nous voulions simplement mettre l'ouvrage sous le signe, maintenant bien ancré dans l'esprit d'un public fervent, de l'ambiguïté et de la complexité d'un personnage légendaire : faut-il rappeler que ce mythe a élu domicile dans toute une aire géographique et culturelle s'étendant de l'Asie centrale à l'Europe balkanique et à la Grèce en passant notamment par la Perse et le Caucase, régions conquises et dominées d'abord par les Turcs seldjoukides à partir du XII<sup>e</sup> siècle de notre ère avant de l'être par les Ottomans ?

L'opinion qui va à rebours de la doctrine couramment reçue, puisque telle est la définition même du paradoxe, peut en remaniant notre approche de la réalité nous amener à une compréhension des choses plus fine, ou en tout cas différente ;

mais le procédé a ses limites, dès lors qu'en son nom est préférée une absurdité, une sottise en somme, et que se trouvent violentés la raison et le sens commun. Tel est pourtant le tour de force auquel se livrent les courtes histoires de Nasr Eddin Hodja, comme si dans un monde oppressant d'« évidences », recru de fausses vérités, la réfutation rationnelle, qu'elle vînt de la logique ou de la philosophie, était inopérante et que seule la dérision eût un réel pouvoir de dénonciation, de « déconstruction », à croire que l'entendement est impuissant, que seul le ridicule peut tuer la bêtise et restaurer la lucidité. Quand le roi est nu, que tous les courtisans s'acharnent à sauvegarder les apparences du vêtement, seul le rire de l'enfant, du fou ou de l'idiot est à même de faire tomber le masque. Là, très précisément, réside la démarche de notre héros, maïeutique en actes et en paroles du « Socrate en sabots » que plus d'un a cru voir en lui.

Peut-être convient-il ici de marquer sans équivoque ce qui distingue cette manière de rire de tout, qui nous vient d'une tradition millénaire, et l'esprit en faveur aujourd'hui, dont les traits les plus percutants et les plus salubres relèvent de l'humour qu'on dit noir : on retrouvera plutôt ici un discours qui ne se prend pas au sérieux, ne se donne pas pour une valeur et, par-dessus tout, ne se constitue pas en vision nihiliste du monde, en éthique cynique<sup>1</sup>. Il se borne à véhiculer une sorte de sagesse « négative », selon l'épithète que l'on a pu accoler à la théologie. À y regarder de près, cette négativité est contenue dans le mot *sage* : celui qui sait ne dit pas autre chose que « Ce qu'est le monde, ce qu'est sa réalité, en quoi

1. Qu'on nous permette d'insister : *cynique*, non pas dans l'acception galvaudée d'aujourd'hui, mais au sens de ces penseurs grecs qui entendaient exalter la vie naturelle, telle que la mène le *chien*, moyennant quoi les saillies et les paradoxes d'un Diogène, ce « Socrate devenu fou », comme le jugeait Platon, ne sont pas sans annoncer les pointes abrasives de notre personnage...

consiste la vérité, cela, je ne le sais pas ; je sais seulement que ce que vous savez n'est rien de cela.»

Voilà toutefois un enseignement qui n'est jamais délivré en lui-même, sous forme didactique. Ce qui frappe, c'est à quel point il est ponctuel, accompagnant les circonstances parfois les plus triviales de la vie quotidienne, et surtout comme il est presque toujours ambigu, car l'honnêteté, la science, l'intelligence, voire la santé mentale du « maître », bref sa légitimité, tout cela est problématique. En effet, selon les histoires, Nasr Eddin se montre tantôt perspicace, connaisseur des gens et des choses, tantôt idiot et stupide – feignant, qui sait, l'idiotie : voit-on, à l'inverse, un homme stupide réussissant à simuler l'intelligence ? – ; tantôt fou, tantôt sage (mais un vrai sage ne doit-il pas avoir une certaine dose de folie, et ne prête-t-on pas au fou, du moins dans certaines cultures, un don de « voyance » ?) ; tantôt le coquin, tantôt la dupe ; tantôt comme l'enfant qui sait encore s'émerveiller, tantôt revenu de tout comme le vieillard éreinté par la vie... C'est cette conjonction de traits contradictoires, parfois au sein d'une même anecdote, qui fait réfléchir, et, disons-le, fascine : ah ! si pareil homme pouvait exister pour de bon, incarnant à lui seul l'humanité entière !

Ce mélange explosif, le classement opéré par le spécialiste le plus averti<sup>1</sup> de cette tradition, le recense et y met de l'ordre ; il distingue :

1) Les histoires du type de celles qu'on raconte à propos des habitants de Schilda<sup>2</sup>:

1. Boratav, 1996, p. 69 (les ouvrages de référence sont recensés en fin du présent ouvrage, à partir de la p. 183).

2. Cité germanique réputée pour les simples d'esprit qui l'habitaient, l'équivalent, dans d'autres cultures, de ces lieux réels ou imaginaires censés n'abriter que des imbéciles ou des innocents (Chelm dans le folklore yiddish, Karatepe pour les Turcs...).

a) Nasr Eddin représenté comme un idiot ;

b) Nasr Eddin jouant le rôle d'un idiot.

2) Histoires indécentes :

a) histoires indécentes n'ayant d'autre but que de faire rire ;

b) histoires d'apparence indécente mais qui ont le caractère de traits d'esprit subtils.

3) Histoires d'un Nasr Eddin porteur d'une sagesse populaire :

a) histoires où il oppose le bon sens aux pensées métaphysiques ;

b) histoires où il dénonce l'intolérance ;

c) histoires où il combat le despotisme, la violence, la tyrannie ;

d) histoires ayant le caractère de critique sociale.

4) Histoires montrant le ridicule des situations en chaque occasion.

5) Histoires de fourberies, de ruses.

6) Histoires dans lesquelles Nasr Eddin apparaît comme un sage légendaire.

Voilà qui rend perplexe : avons-nous affaire à une personnalité riche et complexe, qu'on peut retrouver à tous les pupitres de l'orchestre en fonction du moment ? À un empiriste sachant faire, pour lui-même et pour les autres, son miel de toute situation, comme on se plaît à l'attendre du sage accompli ? À un Protée d'un nouveau genre, bric-à-brac de « petits moi » entassés au fil des histoires qu'on lui prête, simple empilement de plaisanteries à goûter simplement au cas par cas ? Laissons chacun trancher à sa guise, suivant le

goût qu'il a pour l'ambiguïté et selon les étagements de sens, souvent à deux niveaux (au bas mot), dont il voudra bien créditer les faits et gestes, la plupart du temps insensés, du Hodja ! Mais foin de ces subtilités : ramenons la question à son seul véritable intérêt, sans doute, qui est de mieux cerner la genèse probable de ce corpus enrichi au fil du temps, de mieux dessiner les lignes de force qui ont influencé son élaboration, laquelle a inévitablement reflété, comme toutes les productions anonymes si bien liées à de vastes et grandes civilisations, tel ou tel contexte culturel précis.

Cette tradition multiséculaire, pour une large part transmise de façon orale, ne se prête que très malaisément à une recherche sur les origines, et ne débouche au mieux que sur des résultats fragiles. Il est vrai que beaucoup de Turcs, aujourd'hui encore, croient au caractère historique du personnage, lui assignant une époque, le XII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, sous les Seldjoukides, et un berceau, le village de Horto, province d'Akshéhir, Anatolie centrale ; né d'un imam, il aurait été, dit-on, un derviche. Inutile de dire que toutes ces assertions peuvent être révoquées en doute...

Déjà, les mentions les plus anciennes de cet état civil supposé ne remontent jamais qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, autrement dit quatre bons siècles après les faits. Mais admettons que la localisation soit exacte : il resterait encore à expliquer comment il se peut, d'une part, que le personnage apparaisse sous des noms divers (*Effendi*, *Apendi*, *Nasrattin*, etc.) jusqu'en Extrême-Orient (témoin les Ouïgours, musulmans de Chine), quand les conquêtes turques, elles, se sont toujours faites par poussées successives, de l'est vers l'ouest, et de l'autre, qu'on le tienne en maintes cultures pour un natif du pays. Enfin, de toute façon, on trouve le personnage à la fois pris dans une multitude de circonstances et revêtant tant de livrées différentes que tout cela excède de très loin les capacités d'un seul homme, sans compter que parmi les plus savoureuses de ces

histoires figurent celles où il est aux prises avec le conquérant Timour Leng, lequel conquiert l'Anatolie plus de deux cents ans après cette date de naissance supposée. Concluons : il s'agit bien d'un personnage légendaire, ou au mieux « légendarisé », dont la tradition s'est constamment diversifiée et enrichie au cours des siècles.

Les manuscrits les plus anciens, ceux du XVI<sup>e</sup> siècle donc, dispersés dans plusieurs bibliothèques publiques tant turques qu'européennes, font davantage état d'un personnage grossier, parfois rusé, parfois stupide, et « porté sur la chose », que d'un sage prenant les apparences d'un idiot ou d'un fou pour rester énigmatique et ne dispenser son enseignement qu'à ceux qui sont capables de voir au-delà des apparences. Ces récits-là sont extrêmement secs dans leur rédaction, dénués d'agrément narratif et souvent très crus.

Par la suite se fit une double évolution, qui toucha aussi bien la forme que le contenu. Concernant la première, on peut noter que cette sécheresse, s'assouplissant peu à peu, a fini par faire place à des narrations plus concrètes et plus explicites, sans toutefois jamais s'écarter de la concision, trait indéfectiblement lié à ces anecdotes qui ne doivent rien au conte oriental, si délicieusement compliqué. Mais surtout, touchant le contenu, on voit que, même si demeure le fonds initial de grossièreté et d'obscénité, encore que la censure des recueils modernes le réduise souvent à l'état de traces, certains aspects hétérodoxes de la culture anatolienne, certains courants marginaux de l'islam fournissent le cadre et le milieu d'accueil auxquels s'assortit le mieux le personnage, qui trouve un monde capable de s'affranchir dans une large mesure des interdits et des rituels, et devenant par là même objet de réprobation et de scandale pour les bien-pensants.

C'est ainsi que le rapprochement s'impose entre soufisme et contenu latent de certains de ces récits, pour peu qu'on les soumette à l'interprétation : les adeptes du soufisme, cette

doctrine ésotérique de l'islam, se désignent parfois comme des « fous-sages » (*oqala ye majnun*), et cherchent dans l'extinction de l'ego une proximité avec le divin allant jusqu'à la fusion mystique. Les « chercheurs » sont ainsi invités à percevoir le monde et leur propre moi comme une illusion qui voile la Réalité ultime. Or le rire, la dérision de tout ce qui relève du terrestre, peut être un moyen, certes secondaire, de prise de conscience et d'éveil<sup>1</sup> : aussi existe-t-il des confréries soufies où l'on se raconte, entre autres, des histoires de Nasr Eddin, et notamment d'un Nasr Eddin dont les absurdités et insanités dénoncent les illusions de toutes sortes, y compris et surtout celles de sa propre identité, ainsi que celles où on le voit entretenir, à l'instar du mystique, un rapport direct, intime, mais toujours conflictuel, avec Allah – aspect qui met cet humour au plus près du *Witz* juif<sup>2</sup>.

Il est notable que le grand mystique Djalâl ad-Dîn Rûmî, installé à Konya, en Anatolie, le fondateur de l'ordre des derwiches tourneurs, soit l'exact contemporain du Nasr Eddin historique auquel croient beaucoup de Turcs. Rûmî est lui-même un infatigable et talentueux conteur : récits et anecdotes puisés à de multiples sources, rendant souvent un son comique, émaillent par exemple son monumental *Mathnawî*<sup>3</sup>, que d'aucuns n'hésitent pas à hisser au rang de meilleur commentaire jamais écrit du Coran. On s'est même autorisé de cette proximité pour appeler Nasr Eddin l'« ombre comique de Rûmî » : au discours positif et sublime de l'un fait écho sa réplique en négatif et grossière. La chanson le dit bien : « Tout ce que je dis, mon âne, mon âne, / Tout ce que je dis, mon âne le redit... », et c'est alors qu'il faut être

1. Voir par exemple Farzan, 1973 ; Maunoury, 2001.

2. La référence en la matière reste Freud, *Le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, 1905, trad. fr., 1930, puis 1988, Gallimard.

3. *Mathnawî. La quête de l'Absolu*, trad. Éva de Vitray Meyerovitch et Djamchid Mortazavi, 1 705 p., Éditions du Rocher, Paris, 1990.

capable d'entendre une vérité qui avance masquée, et dont le masque est braiments !

Une autre facette du personnage qui s'illustre en maints endroits du corpus fait songer à ce que dans le soufisme on appelle le *malâmati*, ou «voie du blâme»: il s'agit d'une voie dans laquelle le maître, ou «gardien du secret», garde l'incognito de façon à tenir cachée sa condition spirituelle; cela lui permet – et le Hodja ne s'en prive pas – d'exercer toutes sortes de fonctions et de métiers, y compris les plus bas, ce qui peut l'amener à se conduire de façon blâmable, et l'exposer à la désapprobation générale. L'objectif est de présenter aux «vertueux» un miroir qui les aidera à prendre la mesure de leur hypocrisie, du point d'ignorance d'eux-mêmes où ils en sont arrivés. Ceux qui sont allés le plus loin dans le scandale et la provocation, dans le viol délibéré de la Loi, sont ces derviches hétérodoxes et marginaux, appelés en Turquie *qalandars*, auxquels Nasr Eddin fait souvent penser en se montrant, dans la dérision totale de soi et des autres, encore plus bigot que les bigots, encore plus stupide que les stupides, encore plus malhonnête que les malhonnêtes, encore plus servile que les pires courtisans, encore plus obscène que les libidineux, et ainsi de suite<sup>1</sup>.

Nous n'aurons garde d'oublier, parmi les courants culturels et spirituels ayant laissé dans les histoires du Hodja une trace, badine, naturellement, et d'apparence innocente, la secte des Bektashi, fondée au XIII<sup>e</sup> siècle par Hunkar Hadj Bektash Veli, un esprit très libre à l'égard de toutes les croyances comme de toutes les pratiques et tous les interdits religieux, au point de s'être acquis une réputation d'ivrognerie, de fornication, d'apostasie, qui outrepassa à coup sûr la réalité. Connus pour leurs réponses insolites aux questions d'ordre religieux,

1. Voir Skali, 1985; Pinguet, 2005, où sont présentées ces différentes formes de «folies divines en terre d'islam».

quasi blasphématoires aux oreilles des orthodoxes, pour leurs répliques radicales et fracassantes lorsqu'on les critique, les Bektashi sont la source de nombreuses anecdotes intégrées au répertoire comique populaire de la Turquie et tout bonnement attribuées par certains recueils, somme toute de façon plutôt vraisemblable, à Nasr Eddin lui-même<sup>1</sup>. Cet air de famille, repérable à bien des aspects, signe certainement une parenté, fût-elle lointaine.

Enfin, on ne saurait passer sous silence la bienveillance avec laquelle un milieu intellectuel, mystique et religieux comme les Alevi, ces communautés secrètes aussi critiques à l'égard de l'islam orthodoxe qu'elles sont pour leur part profondément laïques, une masse représentant entre un quart et un tiers de la population anatolienne, considère le persiflage de tous les pouvoirs, celui des clercs comme celui des civils, une tradition frondeuse dont elle approuve chaleureusement qu'elle ait été adoptée et transmise.

Loin de nous l'idée de prétendre, au terme de ces brèves remarques, que tous ces mouvements hétérodoxes ou marginaux exploiteraient la tradition nasreddinienne, faisant d'elle soit leur porte-parole officieux, soit un vecteur de subversion des valeurs admises : franchir ce pas serait certes abusif. Notre but aura été atteint si nous avons pu aider à comprendre comment il s'est fait qu'une telle tradition se soit si bien enracinée, et développée en jouissant d'une telle estime, dans des milieux où domine officiellement un islam sunnite, idéologiquement peu réceptif, pour ne pas dire hostile, a priori, à tant d'universelle et de roborative moquerie.

JEAN-LOUIS MAUNOURY

1. *Le Livre des derviches bektashi (Villayet nameh)*, trad. Kudsi Erguner, Le Bois d'Orion, Paris, 1997, reproduit en fin d'ouvrage (p. 223 et suiv.) «Les dits des Bektashi», trente-sept histoires dont la plupart figurent dans certains corpus de Nasr Eddin.



EN GUISE DE PRÉAMBULE :  
LA LÉGENDE DU MOUTON

Selon les Turcs, Nasr Eddin est né et a vécu en Anatolie centrale au XIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque des Seldjoukides. Fils d'un imam de village, il aurait été d'abord derviche dans un ordre dont le maître s'appelait Baba Sudja.

La légende rapporte que ce maître avait un mouton. Un jour il le tue, le fait cuire, le mange puis, ayant rassemblé les os, il prie Allah de le lui rendre. Aussitôt les os se remettent en place pour former le squelette, les muscles viennent s'y attacher, la peau les recouvre, la laine pousse et voici la bête debout, ressuscitée.

Deux de ses disciples, Hussein et Nasîmî, ont assisté à la scène et le lendemain, en l'absence de leur maître, ils veulent en faire autant. Ils tuent de nouveau ce même mouton, le dépècent, le font cuire, le mangent, après quoi ils rassemblent les os et se mettent à prier, le tout sous l'œil narquois de leur camarade Nasr Eddin. Le maître survient alors et découvre la scène :

- Qui a tué et dépêché mon mouton? s'écrie-t-il furieux.
- C'est moi, maître, répond Hussein.
- Alors tu seras dépêché à ton tour en enfer! Qui l'a fait cuire?
- C'est moi, maître, répond Nasîmî.
- Alors tu cuiras en enfer! Et toi, Nasr Eddin, qu'as-tu fait?
- Moi, maître, j'ai seulement ri en les regardant.
- Eh bien, toi alors, tu riras jusqu'à la fin des temps.

## LE PROPRE DE L'HOMME

Pir Sari Saltuk s'est rendu à Akshéhir afin d'y rencontrer Nasr Eddin Hodja. L'hôte est tout étonné de voir que, pour le traiter, a été sortie une magnifique vaisselle d'or et d'argent.

– Par Allah, Nasr Eddin ! Moi qui croyais que tu vivais dans la pauvreté ! Comment as-tu fait pour acquérir toute cette richesse ?

– Cette richesse est complètement factice, car je la tiens de mon père. Moi, je n'ai que trois choses en propre : mon *sik* et mes deux *tashak*. Avec ça je suis venu au monde, avec ça j'en repartirai.

Muet de stupéfaction, le visiteur se demande comment un homme réputé aussi sage peut proférer de telles obscénités. Nasr Eddin, devinant sa pensée, ajoute alors :

– Ne te creuse pas la tête pour rien. En fait, j'ai voulu parler de trois choses : la première, c'est ma foi, et les deux autres qui vont avec elle, mes bonnes actions et ma sincérité.

## DE JUSTESSE !

Des marchands, conduisant leurs ânes lourdement chargés, doivent pour gagner leur destination, une ville assez éloignée, emprunter un itinéraire avec lequel ils ne sont pas familiers. Nasr Eddin est parmi eux.

Les voici arrivés au bord d'une rivière en crue ; un vieux pont de bois l'enjambe, qui semble bien vouloir rendre l'âme. Aux mises en garde du Hodja, la caravane, très pressée d'arriver, reste sourde, et préfère s'engager en file sur la passerelle...

Celle-ci, après avoir oscillé sous le poids qui augmente peu à peu, finit par céder d'un coup, précipitant à l'eau hommes, bêtes et marchandises.

– Par Allah ! s'exclame Nasr Eddin, qui de la berge où il est prudemment resté regarde ses compagnons emportés par le courant, encore un peu et c'était une belle catastrophe !

## UN HOMME À PRINCIPES

Au cours d'un voyage maritime, Nasr Eddin se trouve pris, avec d'autres personnes, dans une forte tempête. Le navire est de taille modeste, et il commence à se charger dangereusement d'eau. Le capitaine tente de parer au pire, et il ordonne à tous les passagers d'écoper énergiquement. Nasr Eddin, lui, au lieu de faire comme tout le monde, puise dans la mer avec un seau dont il jette le contenu sur le pont.

– Nasr Eddin, tu es fou ! se récrie-t-on. Tu veux donc notre perte à tous ?

– Ah, mes frères, il faut savoir mourir pour ses principes : moi, toute ma vie, je me suis mis du côté du plus fort.

## UN RÊVE HONTEUX

Une femme entièrement voilée vient un soir visiter Nasr Eddin en grand secret.

– Hodja, j’ai fait la nuit dernière un rêve étrange, et même honteux à vrai dire...

– On n’est pas responsable de ses rêves, la rassure Nasr Eddin. Raconte-le-moi puisque tu es sans doute venue pour que je te l’interprète.

– En effet. Le voici, poursuit-elle, toute rougissante : j’ai rêvé que je me faisais saillir par un cheval. Qu’est-ce que cela signifie ?

– Je vais te le dire, c’est tout à fait clair : tu vas bientôt connaître un moment difficile qui sera peu après compensé par une belle rentrée d’argent.

– Me voilà réconfortée. Ta science divinatoire te permet-elle de préciser un peu ?

– Certainement, fait Nasr Eddin : dans neuf mois tu vas accoucher d’un mulet, dont tu pourras tirer un bon prix au marché.

## MINARETS ET COUPOLES

Nasr Eddin n'est encore qu'un jeune homme quand il descend pour la première fois de sa montagne d'Anatolie pour gagner la bonne ville de Konya. Impressionné par la hauteur d'un minaret, il ne peut s'empêcher d'interpeller un passant auquel il veut faire part de son admiration.

– Quel minaret magnifique vous avez! Je n'en ai jamais vu de pareil.

– Tu sors vraiment de la cambrousse, toi! lui répond l'homme. Sache que ce n'est pas un minaret, c'est le pénis de la ville en érection.

– Ah! on m'avait bien dit que Konya était une ville magnifique... Et c'est sans doute pour ce cul gigantesque qui est à côté?

## LE PRIVILÈGE DE L'ÂGE

Une nuit, Nasr Eddin se met en tête d'aller chaparder quelques légumes et quelques fruits dans le jardin de son voisin. Il fait l'ascension du mur mitoyen, et il est à califourchon au sommet lorsque le propriétaire surgit à l'improviste une lanterne à la main :

– Mon pauvre Nasr Eddin, tu fais peine à voir ! Tu en es encore à escalader les murs comme un gamin pour venir me voler. Ce n'est plus de ton âge !...

– Tu as raison, Mustapha, je suis vraiment ridicule. La prochaine fois, je passerai directement par la porte, puisque tu m'y invites si délicatement.

## LA FAIM

Nasr Eddin, qui est en voyage, fait étape un soir dans une ville inconnue. La faim le tenaille, malheureusement il n'a pas un seul aktché en poche. Ses pas le mènent devant une boutique où l'on vend à manger.

- As-tu des œufs? demande-t-il au commerçant.
- Bien sûr!
- Et de l'huile?
- Oui, aussi.
- Et du sel, tu en as aussi, je suppose?
- Cela va sans dire!
- Eh bien alors, idiot, qu'est-ce que tu attends pour te faire une bonne omelette?

## DEUIL

Nasr Eddin se promène gravement dans les rues du village en grande tenue de deuil.

– Est-il arrivé malheur dans ta famille, Hodja ? lui demande quelqu'un au passage. Dans ce cas, je te présente mes condoléances et je t'assure de toute ma sympathie.

– Je te remercie, Abdullah : le père de mon fils est mort ce matin, et je me sens bien seul.

## NAUFRAGE EN VUE

Nasr Eddin s'est embarqué pour une traversée en mer avec un groupe de personnes. Parmi celles-ci se trouve un savant lettré qui parle comme un livre et assomme son monde. Pour lors, il tient sa cible privilégiée : ce Hodja qui semble en définitive bien ignorant malgré la taille de son turban.

– Dis-moi, l'ami, lui demande l'érudit, as-tu seulement appris le persan ?

– Non, je n'en sais pas un traître mot, doit confesser Nasr Eddin.

– Dans ce cas, tu as perdu la moitié de ta vie, fait l'autre d'un ton sans réplique.

Le voyage se poursuit de la sorte, mais le temps se gâte sérieusement. C'est même une furieuse tempête qui surgit, et le navire commence à tanguer de façon alarmante.

– Dis-moi, l'ami, as-tu seulement appris à nager ? lui crie Nasr Eddin par-dessus le fracas des vagues et du vent.

– Pas du tout, ma foi.

– Eh bien, dans ce cas, tu as perdu la totalité de ta vie !

## IL NE FAUT COMPTER QUE SUR SOI

Il y a longtemps déjà que Nasr Eddin a emprunté de l'argent à un usurier, mais il ne l'a jamais remboursé. Chaque fois que l'homme vient réclamer son dû, le Hodja lui répond, la main sur le cœur :

– Je te paierai demain sans faute.

À la longue, lassé mais méditant de traîner son débiteur au tribunal, le créancier fait moins le siège du négligent. Un jour, toutefois, il décide de tenter sa chance pour la dernière fois.

Or Nasr Eddin est absent, et c'est son jeune fils qui accueille le visiteur. Le garçon a si souvent entendu son père dire « demain » qu'il sait à quoi s'en tenir. Pourtant il juge bon d'inventer une réponse de son cru, qu'il estime encore de meilleur aloi.

– Tu sais que mon père est un homme de parole, dit-il au prêteur, et tu n'as rien à craindre pour ton argent. Tiens, regarde ces pierres : mon père m'a dit l'autre jour qu'il te rembourserait sans faute dès que des fleurs y auront poussé.

Le bonhomme finit tout de même par comprendre : Nasr Eddin ne le remboursera jamais ! Il repart furieux, bien décidé cette fois à aller en justice.

Lorsque le Hodja rentre le soir, son fils s'empresse de lui raconter la bonne plaisanterie qu'il a imaginée, mais son père, bien loin de l'en féliciter, s'emporte :

– Tu veux m'en remontrer mais tu n'es encore qu'un blanc-

bec. Écoute-moi bien, et que cela te serve de leçon : que des pierres poussent un jour sur ces cailloux n'est pas absolument impossible, car cela, c'est Allah qui en décide. En revanche, ce qui est absolument impossible, c'est que je ne puisse pas dire « demain » jusqu'à ma mort car cela, c'est moi qui en décide et moi seul !

## LA RÉPARTITION DES TÂCHES

Quelques amis, parmi lesquels Nasr Eddin, ont décidé d'organiser pour le lendemain un pique-nique au bord du lac. On se répartit la charge de l'approvisionnement.

- Moi, si vous voulez, propose l'un, je m'occupe des pains.
- D'accord, fait un autre, et moi des fruits.
- J'apporte les boissons, fait un troisième.

Et ainsi de suite, jusqu'au Hodja, qui n'a rien encore suggéré.

- Et toi, Hodja, de quoi vas-tu nous régaler?
- Mes amis, vous voulez que tout soit parfait?
- Bien sûr!
- Vous voulez profiter pleinement de cette journée sans qu'aucun souci vienne l'assombrir?
- Nous y comptons bien!
- Alors, empiffrons-nous, et moi je me charge de la malédiction d'Allah, du Prophète et de tous les anges réunis.

## COMMENT GOÛTER LE SILENCE

Nasr Eddin s'est procuré un énorme tambour sur lequel, installé au beau milieu de la place du village, il frappe à tour de bras depuis une bonne heure. Le tintamarre de cette grêle de coups est insupportable, au point que plusieurs personnes, excédées, finissent par venir se plaindre.

– Hodja, assez ! Tu nous casses les oreilles avec ton tambour. On ne s'entend même plus parler. À quoi joues-tu, à ton âge ? Tu n'es plus en enfant !...

– Chers amis, si vous voulez goûter le silence, vous n'avez qu'à faire comme moi, leur répond-il après s'être retiré des oreilles deux étoupes de coton : avec ça, je n'entends absolument rien.

## CE QUE C'EST QUE LA PAUVRETÉ

Le voisin de Nasr Eddin arrive en courant, l'air bouleversé :

– Hodja, Hodja ! il vient de m'arriver une chose incroyable : en creusant dans mon champ j'ai déterré un vase magnifique rempli de pièces d'or ! Je n'en ai jamais vu autant, et je ne sais que faire. Dois-je les déclarer au cadî ? Les partager entre nous tous ? Les garder secrètement pour moi ? Ou bien encore... Que ferais-tu donc à ma place ?

– Moi, à ta place, je garderais le vase et je jetterais les pièces.

– Comment cela ? Mais pourquoi ?

– Tout simplement parce que ma femme se plaint tout le temps de n'avoir pas de vase, alors que je ne l'ai jamais entendue me demander de l'or.

## L'AVIS DE L'ÂNE

– Nasr Eddin, vient un matin demander le voisin Youssouf, peux-tu me prêter ton âne pour la journée? Je dois aller au moulin porter mon blé.

– Si ce n'était que de moi, ce serait bien volontiers, mais il faut tout de même que je prenne son avis.

Le Hodja revient quelques instants après :

– Désolé mais il refuse. Il m'a dit : «L'autre fois que tu m'as prêté, à peine as-tu eu le dos tourné, Youssouf m'a roué de coups, et en plus, tout le long du chemin, il n'a pas cessé de me dire du mal de toi.»

## L'INVITÉ D'ALLAH

On frappe. Nasr Eddin va ouvrir : c'est un mendiant qu'il ne connaît pas.

– Qui es-tu ? Que veux-tu ? lui demande-t-il.

– Laisse-moi entrer et donne-moi vite à manger, fait l'homme en écartant rudement le maître de maison, car je suis l'invité d'Allah.

– Tu t'es trompé d'adresse, mon ami – et, lui montrant la mosquée toute proche : C'est là-bas en face qu'Il t'attend, dit en le refoulant le Hodja.